N° 7 — 21e Année

CINQ CENTIMES LE NUMERO

Jeudi 7 Janvier 1909

RÉDACTION :
ROUBAIX, rue de la Concorde, 7, près la place de Trichon. — (Téléphone 051)
TOURCOING, rue Verte, 55. (Téléphone 1570)

Siège administratif :
Rue de Béthune, 27, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing :
Trois mois : 4 fr. 50 — Un an : 18 fr.
Nord et Départements limitrophes :
Trois mois : 5 francs — Un an : 20 francs

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RECLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. » —

Les annonces seront reçues aux bureaux du Journal ; à Paris, dans nos bureaux, 20, rue Taitbout.

TÉLÉPHONE
à ROUBAIX : N° 051 | à TOURCOING : N° 1570
à LILLE : N° 97

Après les Élections

On pouvait penser qu'ayant à commenter le résultat des élections sénatoriales de dimanche dernier, le *Réveil du Nord* aurait consacré une appréciation particulière au scrutin du Pas-de-Calais et à l'échec lamentable de la campagne divisionniste qu'il avait si furieusement poursuivie.

Or, M. Edouard Delesalle qui a cru devoir, en la circonstance, opérer lui-même, reléguant au second plan l'excellent Deamons, ne souffle mot du Pas-de-Calais. On croirait que ce département n'avait pas, dimanche, à élire ses sénateurs.

Et c'est du Nord, par contre, qu'il entretient ses lecteurs du Nord, où il n'y avait pas d'élections, mais où il se trouve des sénateurs qui ne prennent pas leur mot d'ordre au *Réveil* et qui, par conséquent, ne peuvent être que d'intimes réactionnaires.

Car M. Edouard Delesalle — et cela est bien amusant — dénoncé lui-même comme le pire des réactionnaires par les dirigeants de son propre Parti, traité de bourgeois, de traître et de capitaliste par les purs de la Sociale, se ralidrape consciencieusement sur le dos des républicains des avanies dont il est l'objet.

Cet excommunié, du haut de son légendaire pilori du *Réveil*, se donne la consolation d'excommunier les autres.

Manie douce qu'il serait cruel de contrarier puisqu'elle fait tant de plaisir à notre distingué confrère, et que, depuis longtemps, elle ne lui fait plus de mal à personne.

Aujourd'hui ce sont nos amis Hayez et Maxime Lecomte, auxquels on adjoint M. Vincent, « préfet de réaction », qui ont les honneurs du pilori du *Réveil*.

Pourquoi ceux-ci et pas ceux-là ? Pourquoi, parmi les sept sénateurs radicaux du Nord, élus sur la même liste et qui défendent le même politique, M. Edouard Delesalle en distingue-t-il deux pour spécialement les attaquer et vilipender ?

Myalère et fantaisie d'une politique et d'une humeur ondoyantes et diverses !

A travers les circonlocutions et les allusions vagues de l'article du *Réveil*, nous croyons démêler que le grand grief de notre confrère contre ceux de nos amis qu'il met en cause serait de n'former le bloc des réélections mutuelles entre radicaux et progressistes.

Il faudrait, d'abord, citer des faits et préciser, et ne pas se borner à des accusations sans preuves.

D'autre part, M. Edouard Delesalle voudra bien reconnaître que les républicains ont le droit d'être déconcertés par l'attitude des socialistes et par les alliances qu'ils viennent encore de contracter, en Saône-et-Loire et en Aveyron avec les cléricaux et les progressistes.

C'est la politique même de M. Edouard Delesalle, celle de l'élection Lafargue, celle aussi de M. Emile Sorive comme conseiller général contre notre ami Rigaut, qui lend à se généraliser, hier à Toulouse, aux élections municipales, aujourd'hui à Charolles et à Villefranche.

Et M. Jaurès nous menace pour les élections de 1910 de nouvelles et semblables coalitions si nous n'acceptons pas la fameuse représentation proportionnelle.

C'est un véritable chantage qu'on veut exercer contre les radicaux. Or les radicaux ne chanteront pas. Et on ne pourra leur reprocher de chercher les moyens de se défendre.

Georges ROBERT.

La Politique

Je viens de lire les explications fournies à un journaliste par l'instituteur Morizot, au sujet du langage qu'on l'accuse d'avoir tenu en classe, et qui lui a valu la consignation que l'on connaît.

En conscience, étant donné qu'on ne saurait douter de l'honorabilité de ce maître d'école, il devient difficile de croire à sa culpabilité.

Il n'a point dit que les soldats français étaient des voyous et des lâches et que les Allemands avaient bien fait, au 1870, de tuer des enfants et des vieillards.

Voici le thème qu'il a développé :

« Parlant des soldats de la Révolution, déclare M. Morizot, j'ai dit que ceux-ci n'étaient pas militaires par goût de la guerre, mais bien pour défendre le pays, qu'ils ne combattaient ni pour des grades, ni pour des croix, ni pour de l'argent, mais pour les droits de l'homme et du citoyen. Parlant des guerres injustes de Napoléon, j'ai dit que les peuples attaqués ont bien fait de défendre leur pays contre les armées de l'empereur, comme les patriotes de la République avaient bien fait de défendre la France attaquée injustement par les monarques étrangers alliés aux mauvais Français. Enfin, appliquant une question posée 2 mois ébi-Pas, j'ai dit que les soldats français avaient mal fait, en 1806, de tuer des vieillards des femmes et des enfants qui, partout et toujours, doivent être respectés. J'ajoutai que les soldats qui oubliaient ces règles étaient des lâches et des barbares. J'ai estimé, en effet qu'au-dessus du sentiment patriotique, il y a le sentiment humanitaire ou justice universelle qui veut que l'on donne raison aux étrangers quand ils ont raison, tôt-ce contre des Français ».

Il suffit de connaître la mauvaise foi et l'intelligence des cléricaux pour comprendre que, de tout ce qu'il a été dit, ils ne retiennent avec soltise par les uns, avec perfidie par les autres, rumeur à l'énoncé de quelques brutalités qu'il serait abominable de rencontrer dans la bouche d'un instituteur français.

M. Morizot a certainement été victime d'une erreur et d'une calomnie.

Pourtant, il a eu tort de se livrer à de semblables considérations devant de jeunes garçons qui, pour la plupart, étaient incapables de comprendre le sens et la portée de son enseignement.

Cet prouve qu'il ne faut point demander plus qu'il ne convient à des esprits simplistes, sous peine de se voir imputer des propos et des pensées d'une fâcheuse extravagance.

Conseils par la Raine cléricale, les instituteurs ne seront jamais trop prudents.

Henry JAGOT.

Une Révolution de la Morale

La succès de deux pièces nouvelles au théâtre révèle une révolution profonde dans les esprits. Une génération est venue qui n'a plus les mêmes jugements, les mêmes goûts et les mêmes rancœurs. Ce qu'on peut en tirer de plus net c'est que vu l'unicité l'œuvre de cet comédie qu'eurent où jouaient il y a vingt-trois ans, il n'est de la femme et de l'éternel drame que l'attrait et la rivalité des sexes jouent depuis longtemps du monde sous tant de formes diverses. Une de ces pièces met en scène une jeune fille et double. Elle est de condition modeste et sans dot ; comme il arrive souvent, le « beau jeune homme » après l'aventure s'éclipse. Que fait-elle ? Que dit-elle ? L'aventurière-mère gémit comme les héroïnes de l'ancien théâtre et s'en tra-lala, le front bas couverte de cendres, sapée et « faute » dans les lar-mes. Pas d'être cela, au moins reuse abandonnée pas le désespoir jette au crime et qui rue son enfant, le Marguerite de l'éternel « Faust » ? Point ; elle accepte son sort, l'accepte bravement et s'éprouve pas le moindre honte : « Il aura une mère et un oncle, dit-elle s'en frère, dévoué, en passant de l'enfant. On ne peut pas tout avoir. » Et elle sourit.

L'autre jeune fille est de famille, du très grand monde et sans dot. Elle a vingt-cinq ans et a trente. Elles savent toutes deux qu'elles ne se marieront jamais. Leur destin, dans la convention du siècle défunt, eût été de sécher comme violettes dans les pages d'un vieux livre. L'une s'est résignée très longtemps et ne peut plus que pleurer le bonheur perdu. La cadette tombe dans les bras de l'homme qu'elle aime et qui ne peut l'épouser. Ils en passeront du sacrement. Ils feront leur vie à leur guise, sans souci d'une opinion qui depuis longtemps leur est favorable, les applaudissements du public l'ont montré. L'affaire est vue, jugée, liquidée. Les spectateurs sont heureux à cela qu'à ce jour la société n'ont plus de force aux yeux de la foule. La maternité n'est plus un idéal de beauté. Elle adoulée, et le mariage n'est plus pour la femme l'alpha et l'oméga de la destinée.

Ceux de nos contrères qui ont le privilège de suivre les manifestations de la pensée contemporaine au théâtre, — bien plus amusantes que dans le politique, — se montrent en général bouleversés par cette révolution qu'à la suite de Dumas fils nous avons préparée, mais qu'ils n'avait pas prévue si profonde. Avec Dumas nous avons plaidé pour le fils naturel et pour la fille-mère. Ils ont gagné leur procès et ils s'en soucient plus au fond l'autre.

Evidemment ce n'est pas une évolution bénéfique, cette qui a si complètement et en si peu d'années changé du tout au tout l'état d'esprit de toute une partie notable — et plus nombreuse de la bourgeoisie. Elle correspond à des modifications essentielles dans les mœurs elles-mêmes, non que celles-ci soient devenues meilleures au regard du passé mais plus indulgentes à coup sûr pour certaines faiblesses et plus acceptées à l'égard du mariage considéré comme la condition indispensable et la condition logique de toute intrigue d'amour. Et non chronique dramatique de philosopher à partir de souffle sur un aussi grand événement.

La vieille morale s'en va, dit l'un d'eux, la vieille morale est morte. Les voleurs, ces interprètes subtils des passions du public, procèdent le droit au plaisir, le liberté dans l'assouvissement immédiat et brutal des appétits.

Voilà de bien durs paroles, et peu justifiées ! Il serait plus sage de rechercher les causes de cette évolution. Un peu de positivisme n'est pas trop, par le temps qui court, dans l'étude des changements qui montrent que le monde n'est évolue comme le monde physique. Nous n'en sommes plus, en matière de raisonnement, au « priori » bêtises de l'ancien spiritualisme, et les moins matérialistes de nos contemporains savent que la morale n'est pas un bloc dont aucune parcelle ne peut être détachée. Ils savent que le mirot ne se réfléte l'idéal toujours en mouvement d'une humanité dont pas un jour ne ressemble à celui qui l'a précédé.

Tout s'écoule d'un courant continu, les idées directrices de la vie comme le reste. Il y a longtemps que ceux qui savent l'histoire n'en sont plus surpris.

Aucune société n'est possible sans une morale. Mais la morale d'une société n'est que la stabilisation à l'état de lois, fixes en apparence, modèles comme le milieu où elles se forment, des conditions auxquelles il importe que les individus se soumettent si ce conformant à ces veuxent bénéficier des avantages que le bien social leur assure.

Selon les conditions de ce contrat imaginaire, mais qui agit comme s'il était réel, les règles de la morale et ses obligations sont sur les différents sujets qu'elles comportent, plus ou moins sévères, impératives et pressantes. C'est ainsi que le respect de la propriété devient, entre paysans, le quelque chose beaucoup plus grave et qu'un juré normand est plus sévère pour un voleur de poulet que pour un meurtrier.

Au temps de Dumas fils, le fils était l'occasion de la plus belle pour une fille-mère, en rien au mal de la condition qui s'écriait au passage de son grand fils : « Mon cœur est lâché ; gardez vos poules ! » On ne s'indignait pas qu'un jeune homme courût-le guillotiné et donnât libre cours à toutes les fantaisies de son tempérament. Ne fait-il pas, d'ailleurs, que jeunesse se passe ? L'assouvissement brutal et immédiat des appétits était admis chez celui qui n'en porte pas la peine.

Heureusement, la morale moderne est plus indulgente pour le poulet et plus sévère en coq.

Ce simple rappel aux idées d'il y a une dizaine de pièces montre suffisamment que le mot « fille-mère » ne signifie plus le déshonneur, et que la plus faible. Il était bon que les filles eussent peur du galant comme la chaperon rouge du loup grimé. Car, telle était la dépendance de la jeune fille à l'égard de sa famille, la soumission de la femme à l'égard du mari, que cette méditation devait se résoudre en une révélation catastrophe. Il n'est pas douteux que l'impétueuse qui semble considérer comme déjà périmé en état de choses dont la persistance est pourtant évidente dans la très grande majorité des cas, ne se trouvât, comme elle, si la révolution n'est pas accomplie dans la société avant de l'être dans les mœurs, c'est qu'une minorité n'a considérablement et très en vue l'impuissance pour exemple. Comment a-t-elle pu la réaliser elle-même ? Oh ! très simplement : par le travail. Dans les grandes villes modernes, « travailleuses » ne sont pas pour cent des jeunes filles de classe moyenne ou de classe purement ouvrière sont en mesure de gagner leur vie et la gagnent effectivement. Elles ne dépendent plus d'une autorité de leurs familles, mais souvent leur famille tient le salaire qu'elles lui apportent comme un élément indispensable à la vie commune.

Il serait stupide de croire que ces jeunes filles, si ces êtres émancipés par le salaire modèlent, ne soient pas vertueuses. Elles le sont en majorité. Elles le sont parce que le mariage de l'intérieur coupel et doux, et la vie honnête et fidèle il leur arrive bien mieux qu'à d'autres de se laisser comprendre et se faire plus du moins élevée. Elles évoluent rapidement vers l'industrialisme et cherchent à fabriquer un moine ce qui est nécessaire à leur propre consommation au grand détriment des nations exclusivement industrielles, au moment où le développement des applications de la houille blanche est de nature à menacer bien des situations acquises, à préparer des déplacements intérieurs inattendus, il est profondément réconfortant de constater que nous avons nous conservé dans toute sa plénitude notre puissance productive agricole. Grâce à elle, quelles que soient les difficultés de la période de transition qui semble se préparer, nous pourrons arriver à nous nourrir et, appuyée sur les économies que nous avons su faire, regarder sans trop de crainte les métamorphoses qui se produiront sous nos yeux. Notre intelligence, notre activité nous permettront toujours alors de nous adapter aux conditions nouvelles pourvu que nous sachions conserver les éléments acquis. C'est l'idée dont nos élus devront s'inspirer dans la discussion prochaine de la revision du tarif des douanes.

BERTAL.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE

L'Élevage et le régime de 1892

L'ÉLEVAGE DU CHEVAL — SES PROGRÈS DEPUIS 1892 — L'ÉLEVAGE DU BETAIL — RESULTATS IDENTIQUES — CONSTATATIONS RECONFORTANTES

L'élevage de cheval et celui du bétail sont en grande honneur dans nos campagnes, il constitue l'une des ressources les plus chères de nos populations rurales. Quelques chiffres empruntés aux statistiques suffiront pour montrer combien le régime de 1892 leur a été favorable. L'importation totale des chevaux, jumenta et poulains, de 1892 à 1895 a atteint le valeur de 31.658.200 francs, nos exportations au cours de ces trois années se sont élevées à 60.940.700 francs ; nous étions donc débiteurs de l'étranger pour 29.906.500 francs ! Onze ans plus tard, pendant la période 1904-1906, les importations étaient tombées à 32.471.100 francs, tandis que nos exportations s'élevaient à 71.581.900 francs. De débiteurs de l'étranger nous devenons ses créanciers de 39.110.800 francs, ce qui représente une moyenne de 13 millions par an ! Les résultats de la dernière année 1906 de la période sont particulièrement suggestifs ; l'importation s'abaisse en effet à 8.566.300 francs alors que nos exportations s'élèvent à 28.707.300 francs, accusant une différence de 19.135.940 fr. ! Notre élevage français quant au cheval, non seulement suffit à nos propres besoins, mais son état de prospérité lui permet d'écouler, dans de bonnes conditions, le surplus de sa production et la balance annuelle s'établit actuellement par un solde de près de 20 millions ! Si l'on tient compte de ce fait que les envois de l'Algérie qui, pour 1906, ont atteint 6.383 têtes, sont comptés parmi les importations, on concoit que les chevaux étrangers ont chez nous un rôle bien réduit.

Des observations qu'même genre peuvent être faites au sujet du bétail. Pendant les années 1893-1895, l'importation des animaux vivants de l'espèce bovine (bœufs, taureaux, vaches, génisses et veaux) s'est élevée à 106.322.600 francs ; pendant cette même période nos exportations demeurant inférieures à 30 millions et notre déficit annuel moyen atteint environ 26 millions, or, de 1904 à 1906, l'importation globale descend à 18.151.600 francs, et l'exportation monte à 45.047.900 francs ; notre gain pour ces trois années est donc de 26.896.700 francs ; pour l'année 1906 seule il s'élève à 15.177.800 fr. Les moutons nécessaires à notre consommation intérieure nous sont fournis presque exclusivement par l'Algérie (1.032.529 têtes) et la Tunisie (8.233 têtes) sur un total de 1.045.245 animaux vivants introduits en 1906.

Ces brillants résultats sont dus à la patience, à la persévérance et au labeur des agriculteurs français, c'est un point qu'il importait de mettre en lumière. A un moment où tous les peuples se disputent également les débouchés industriels, où les peuples agricoles, à l'abri de droits de douanes plus ou moins élevés, évoluent rapidement vers l'industrialisme et cherchent à fabriquer un moine ce qui est nécessaire à leur propre consommation au grand détriment des nations exclusivement industrielles, au moment où le développement des applications de la houille blanche est de nature à menacer bien des situations acquises, à préparer des déplacements intérieurs inattendus, il est profondément réconfortant de constater que nous avons nous conservé dans toute sa plénitude notre puissance productive agricole. Grâce à elle, quelles que soient les difficultés de la période de transition qui semble se préparer, nous pourrons arriver à nous nourrir et, appuyée sur les économies que nous avons su faire, regarder sans trop de crainte les métamorphoses qui se produiront sous nos yeux. Notre intelligence, notre activité nous permettront toujours alors de nous adapter aux conditions nouvelles pourvu que nous sachions conserver les éléments acquis. C'est l'idée dont nos élus devront s'inspirer dans la discussion prochaine de la revision du tarif des douanes.

BERTAL.

PAGES LITTÉRAIRES

Lire en 2 page :

ARLEQUIN

Par UGY MARIO

ECHOS

Messine

Quand on évoque l'histoire de cette pauvre ville de Messine, on voit qu'elle a payé largement m, part à la fatalité : Epidémies et tremblements de terre l'ont visitée à plusieurs reprises.

Il semble que ces sources de malheur et que la main de l'homme n'avait pas à ajouter à de tels malheurs. A-t-il fait quelque chose qui a mérité pour Messine, cet sans pas cette sorte de bombardement de 1848 qui la ravagea.

Quand le nature dort, l'homme veille...

Le revolver nationaliste

Le revolver est très bien porté cette année chez les nationalistes.

Georges Berry a dit l'autre jour dans une réunion : « Tout en regardant le revolver qui ne quitte jamais, j'ai déclaré au juge qu'aucun document ne sortirait de mes bureaux ».

On entend des phrases pareilles sur nombre de bouches nationalistes. Il n'est question que de tuer, de tuer, de tuer. Et tout ce qui est chaud, et non fait pas se demander si tous ces nationalistes jaunes, verts ou rouges, ne sont pas des partisans de Castro égarés parmi nous.

Radeuds

Nous avons fait des détails sur les débuts d'Alexandre Wolff sur une scène du Havre.

Nous savons qu'il ne s'est pas grimé et qu'il s'est montré au public dans ses vêtements ordinaires. Nous savons également qu'il n'a pas laissé voir le moindre émotion. Nous savons enfin qu'il a fort bien joué son rôle ; il est vrai qu'il n'avait qu'une phrase à dire.

Auparavant, rien d'extraordinaire. Ce qui est étonnant, c'est que la salle était pleine.

Pour voir qu'il... Le public est parfois incompréhensible.

« Pauvres Mémères ! »

La Belgique n'est pas le Paradis des chiens. Le règlement relatif à la circulation de ces animaux vient d'être appuyé. Le port de la muselière est obligatoire pour tous les sujets, quel que soit leur âge. En cas de rage constatée dans une localité, le port de la muselière est obligatoire dans un rayon de dix kilomètres. Et la muselière doit être mise, non seulement aux chiens tenus en laisse, mais encore aux chiens portés par leurs propriétaires.

Les belles dames qui ne sortent jamais sans avoir leur petit grifon sur le bras se résignerontelles à mettre le « gentil amour » à museler ?

Pensées

Le mal est si commun dans le monde qu'il est facile de le croire naturel à l'homme.

Fénelon, Soulé.

La langue d'un mort veut mieux que celle d'un menteur.

Prov. Arabe.

Revue de la Presse

Sur les élections sénatoriales

Le Radical, éditorial :

Il n'y aura plus désormais à distinguer, au point de vue général, entre les républicains du Sénat et ceux de la Chambre des députés. Ces deux grands corps posséderont la même majorité. [illegible] Ils [illegible] leur [illegible] [illegible] [illegible]